

■ CAMEROON

La Technologie textile ancienne et traditionnelle au Cameroun septentrional

J. Paul Ossah Mvondo

ENS

Département d'histoire

B. P. 47

Yaoundé, Cameroun

e-mail: ossahmvondo@yahoo.fr

Bouba Hamman

Chercheur

CNE

B. P. 1721

MINIREST

Yaoundé, Cameroun

e-mail: hammanbouba@yahoo.fr

La fabrication des vêtements est une activité d'origine très ancienne. Les techniques d'acquisition vestimentaires représentent une des activités importantes dans la production matérielle de l'homme. Ainsi l'habillement reste une préoccupation de l'homme tout au long de son histoire (Ossah Mvondo 1999:2). Que ce soit en Afrique ou dans les autres continents, diverses fibres ont servi comme matières de base dans la production textile. Pour obtenir des produits fixés, les tisserands utilisent des dispositions de tissage qui sont de formes différentes en fonction du tissu qu'ils veulent obtenir. Dans cette présentation, nous convenons de montrer les sources anciennes de la technologie traditionnelle du textile à travers les recherches et les découvertes archéologiques dans le Nord Cameroun et d'autre part de restituer les techniques ou les processus de fabrication du tissu à partir du coton dans cette région, du Cameroun, sur la base des documents historiques et ethnographiques.

La technologie textile selon les données archéologiques

La pratique du textile est très ancienne dans la vie des populations qui ont occupé les abords sud du lac Tchad dans l'histoire. En effet, ces territoires

ont comme berceau les civilisations Sao révélées par le Pr. Lebeuf pendant ses recherches archéologiques. Ces travaux montrent que ces civilisations ont occupé le Nord Cameroun et les abords sud du lac Tchad du VI^e siècle au XIX^e pendant cette époque les populations anciennes et dès le VI^e siècle, la fabrication des tissus avec les matières premières végétales fut une activité du système de production domestique.

Les vestiges matériels recueillis dans de nombreux sites attestent de la pratique du tissage. Le site de Mdogo a livré au point de fouille III, VII, VIII, IX, XII, plus de 80 fusaïoles, des cordelettes, les broyeurs de pierre, les grains d'enfilage, les poids, des vases, des bolas et des creusets. Ces vestiges se retrouvant aussi dans les sites de Gawi, Oulgo, Tago, Goulfeil (Lebeuf 1980). Tous ces objets participent aux techniques de tissage; même s'il est difficile de restituer les fonctions de ces matériels dans le processus de tissage. Ces vestiges attestent de la prise en compte du corps, de l'hygiène et l'esthétique corporelles chez les populations historiques du Nord-Cameroun. Les recherches ethno-historiques permettent de restituer certains aspects des étapes de fabrication depuis la matière premières jusqu'aux matériels de tissage.

La matière première: le coton

Le domaine textile offre un ensemble varié de fibres. L'on a, à titre d'exemple, le lin, le sisal, la laine, le coton, la soie, la ramie, le chanvre... Dans le développement qui suit il est question de réfléchir sur le coton qui, d'après Paul Fabre, est le plus universellement employé de tous les textiles et dont les caractères spécifiques sont la fraîcheur, la facilité d'entretien et la netteté avec laquelle il prend les coloris (Fabre 1973:3402). Les usages du coton sont multiples et se répartissent en 53% pour l'habillement, 22% pour les usages domestiques et 25% pour les usages industriels (*Ibid*). Il est, ce pendant, fort probable qu'avec la diversité de natures textiles, ces pourcentages ne sont aujourd'hui qu'à titre indicatif. Ils peuvent ne plus, dans le domaine de l'habillement, refléter la même réalité face aux produits artificiels et synthétiques. La présente étude est menée selon les axes suivants : un aperçu historique sur le coton, les différentes espèces cultivées au Nord-Cameroun et les transformations préliminaires au tissage.

La production textile : Aspects ethnographiques et historiques

Sur le plan botanique, le cotonnier, *Gossypium*, est un arbuste de la famille des Malvacées. Sa taille varie entre 1,50 m à 6 m et comporte plusieurs espèces telles que *Gossypium arboreum*, *Herbaceum soudanense*, *G. hirsutum* et *G. barbadense*. Mais les principales et dominantes espèces sont *Gossypium hirsutum* qui, localement dénommé laino, est une espèce à soies moyennes et *Gossypium bardadense* à soies plus longues (Fabre 1973:3400). Le cotonnier est une plante dont les origines de la culture se perdent dans la nuit des temps et qui opposent toujours des points de vue. Une position relative et nuancée est celle adoptée par Jean David (1971:38) exprimée en ces termes: "Il semble bien que la connaissance des propriétés naturelles du coton et sa culture n'aient pas une origine, ni même une région ou une civilisation d'origine, mais se soient développées spontanément partout où la plante existe à l'état naturel".

En Afrique, le Soudan occidental est considéré comme l'un des centres de genèse du coton à fibres textiles. C'est à partir du XV^e siècle, avec la présence portugaise, que la culture de cette plante y aurait été entreprise sur de vastes espaces et au XIX^e siècle, la colonisation lui donnant un essor industriel (Coquet 1993:141). Mais d'autres sources affirment davantage la précocité de la culture et de l'usage du coton par les Africains. Il aurait été cultivé et tissé bien avant le XI^e siècle en Nubie méroïtique aux III^e et IV^e siècles après J. C. Dans le sud de l'Égypte antique, il en existait une variété indigène dont l'introduction en Europe aurait été l'œuvre des Phéniciens et des Arabes; là il serait resté pendant longtemps un produit de luxe (Larousse 3:2678; Filliozat 1962:169). Contrairement aux vues précédentes, une autre source précise que même si les Nubiens s'étaient habillés de préférence des tissus de coton, celui-ci était plutôt l'objet d'un commerce avec les côtes occidentales de l'Inde. En échange de l'ivoire, de l'ébène, des esclaves, de la gomme arabique, les Nubiens achetaient certains produits, dont le coton brut qui était ensuite filé et tissé sur place. Ainsi il y avait eu pour l'Afrique, d'après la même source, deux voies d'expansion de la culture cotonnière, l'une à partir de l'Inde et l'autre à partir du Soudan occidental (Coquet 1993:141-142).

Les Peuls sont cités comme agents d'introduction et de propagation de la culture du coton en Afrique, mais aussi au Nord-Cameroun. En Afrique de l'Ouest, on attribue, en effet, l'introduction du coton aux ancêtres peuls tout comme au Nord-Cameroun où Guy Pontié soutient que, comme la culture de mil de saison sèche, celle du coton y a été introduite par les Foulbé (Pontié 1973:130). Toutefois il est indéniable que les populations locales entretenaient en maints endroits le cotonnier en culture pérenne avant l'arrivée des Peuls. Il s'agit d'une plante dont le cycle de production s'étale sur une période de cinq ou six années. Les travaux sur Rey-Bouba montrent fort à propos que les peuples autochtones exploitaient, avant le Jihad, le cotonnier dont le produit était égrené, filé sur place et éventuellement tissé pour fabriquer des caches-sexes (Mohammadou 1979:274, note 39), et Guillard (1965:282) montre également un usage similaire chez les Toupouri du Nord-Cameroun. Ceci permet de reconnaître, à juste titre, qu'avant les Peuls, il existait une certaine technique d'accoutrement mise en place par les populations. Cependant la présence peule diffuse et innove l'usage restreint et peut développé que l'on faisait du coton au Nord-Cameroun. C'est ce que résume Thierno Mouctar Bah (1993:85) quand il écrit: "Dans le domaine des cultures matérielles, la conquête peule eut également une influence certaine (...) Les mutations furent particulièrement perceptibles dans le domaine vestimentaire: de nombreuses communautés se limitaient à l'usage du cache-sexe ... La plupart adopteraient l'ample baubou et le bonnet de cottonnade que leur procuraient les commerçants Hausa. L'influence islamo-peul répandit en outre, le métier à tisser de type soudanais qui, par son rendement plus élevé, permettait d'obtenir plus facilement des bandes de tissus".

De tout qui précède, nous retenons que le débat sur l'histoire et l'origine du coton est loin d'être tranché. Concernant la zone de notre étude, la culture du coton était (et est encore) beaucoup plus pratiquée dans les régions situées au nord du plateau de l'Adamaoua; autrement dit, plus on rencontre le coton entretenu en plantations familiales et pluriannuelles pour les besoins de l'artisanat local.

Espèces et transformations du coton avant le tissage

Avant la culture du coton du type industriel avec l'avènement de la colonisation européenne, on avait affaire à plusieurs espèces de ce végétal qui, aujourd'hui, sont pareilles à des plantes purement ornementales. Elles sont entretenues autour ou à l'intérieur des concessions comme des plantes exotiques. Localement, le coton ancien est désigné par des noms qui représentent les différentes espèces cultivées. Le Fulfulo, Kontchao, Laino ou encore Wulko sont autant de variétés connues des populations. Le Fulfulo, encore appelé Foulbé ou Rimo, est un type de cotonnier cultivé par les Foulbé et se rencontre en grande partie en plaine non inondée. Le Kontchao ou *Hottolo manga*, quant à lui, est une espèce de montagne et dans la région du Tchad, le Wulko ou Satao ou est produit en terrain inondé. La catégorie dite manicotché désigne, selon les informations recueillies, le cotonnier actuel résultant du métissage entre le coton ancien et les variétés introduites durant la période coloniale. A ce sujet, il convient de rappeler à la suite de Roupsard que, dès l'arrivée des Blancs, au Nord-Cameroun, le coton est apparu comme un des moyens de développement, étant bien adapté dans la majeure partie de cette région (Roupsard 1987:322). Fritz Bauer fait une prospection économique en 1902 à l'Adamawa et du Bornou. Il recommande à ce sujet : "La culture du coton (...) doit être accrue de manière à permettre une exportation sur l'Europe et la naissance d'une industrie locale basée sur ce produit" (Mohammadou 1994:62 et 64). L'on est enclin à admettre que tout ce qui a été entrepris ultérieurement au passage de cet Allemand n'est qu'une suite, mieux une application de ses résultats; ceci de la colonisation allemande jusqu'aujourd'hui en passant par l'administration française au Nord-Cameroun. C'est donc fort de ces résultats qu'un autre Allemand, un botaniste, le docteur Wolf, entreprend des essais agronomiques à Pitoa, près de Garoua à partir de 1912, en vue d'une amélioration variétale du coton (Roupsard 1987:322). L'administration française qui a évincé l'allemande des suites de la Première Guerre Mondiale a été néfaste pour les variétés locales. Avec l'implantation au Nord-Cameroun de la Compagnie Française pour le Développement des Fibres Textiles (C. F. D. T.), en 1950, les agents entreprennent une campagne de destruction des semences des cotonniers locaux afin d'éviter la dégénérescence du coton Allen en diffu-

sion (*ibid*). Mais il faut rappeler qu'avant la colonisation européenne, les tisserands n'ont pas fait usage du coton exclusivement produit au Nord-Cameroun, l'on a utilisé également le coton des pays haoussa et celui importé du Bornou. En somme, qu'il soit local ou importé, le coton doit subir des transformations avant son utilisation par le tisserand.

Après avoir été cueilli, la première étape consiste à débarrasser le coton de ses impuretés: c'est le cardage. Il est ensuite égrené de telle sorte qu'il ne reste plus que les fibres. Ce sont des opérations qui incombent très souvent aux femmes. Elles aboutissent au filage qui est encore leur exclusivité dans la majorité des cas, activité qu'elles exercent de façon individuelle et isolée, rarement en groupe comme chez les femmes péré de l'Adamaoua (Hamadjouldé 1995:26). La quenouille est une pièce fondamentale dans la production traditionnelle des fils. Elle est tenue par une main et de l'autre la femme forme une torsade aux brins lâches pour obtenir des fils continus. Ces derniers sont présentés sous forme de fuseaux qui peuvent être mis sur le marché ou servent simplement à des usages domestiques.

Tel que pratique au Nord-Cameroun, le filage est une étape importante dans la fabrication du textile. Globalement il convient de faire un distinguo entre deux phases différentes dans le processus du tissage : la phase du filage sur un métier à filer et celle du tissage sur un métier à tisser. Le filage est une matérialisation de la répartition du travail dans le domaine du textile traditionnel. C'est une division qui fait de la femme un maillon important, celui qui offre au tisserand le matériau indispensable en vue de fabriquer des articles vestimentaires. Mais cette division du travail entre genres n'est pas absolue. Des hommes peuvent, en effet, filer avant de tisser et des femmes monopolisent au Nord-Cameroun un type de métier sur lequel elles produisent des tissus. Ce sont ces différents équipements appropriés que nous étudions dans les lignes qui suivent.

Le matériel de tissage textile au Nord-Cameroun

Le tissage est la partie centrale dans le processus de fabrication de tissu. Selon les dispositifs de commande des mouvements et les modes d'insertion de la trame, les matériels peuvent être classés en plusieurs catégories. Les métiers à bras sont ceux

dont les mouvements essentiels sont assurés par l'ouvrier. Ces métiers qui nécessitent l'intervention de l'homme ressortent du type que nous étudions. Il y a également les métiers mécaniques, dont les différents mouvements sont commandés à partir d'un arbre central actionné par un moteur. Ce n'est que lorsque la canette, ou bobine, est épuisée qu'on la remplace manuellement. Quant à la troisième catégorie, les métiers automatiques, le renouvellement de la trame a lieu automatiquement (Blum *et al.* 1980:1022). On peut aussi classer les métiers selon la laize ou les armures de tissus produits. Au Nord-Cameroun, les tisserands font usage de plusieurs types de métiers artisanaux qu'on peut regrouper en deux grandes familles à savoir les métiers horizontaux et les messires à deux barres (Lamb et Lamb 1981).

Les métiers horizontaux

Le métier dit horizontal à pédales est de loin le plus utilisé. Les articles qu'il produit sont des tissus étroits qu'on peut coudre bout à bout pour obtenir des étoffes plus larges dans lesquelles sont ensuite découpés des vêtements et autres habits. Après avoir établi la parenté, sur le plan technique, entre ce métier au Cameroun et celui rencontré en Afrique de l'ouest, Venice et Alastair Lamb (1981:51) écrivent: "Le métier horizontal à pédales à bande étroite de l'Afrique de l'Ouest est à plusieurs égards comparables aux métiers horizontaux à pédales trouvés dans d'autres parties du monde, et ressemble par ses traits principaux au métier à cadre à pédales connu universellement de tant de tisserands amateurs".

Il s'agit d'un appareillage détenu par les hommes dans un espace qui dépasse largement celui qui est concerné par la présente étude. Mais au Nord-Cameroun, ce type de métier est prédominant dans une zone qui s'étire de l'Adamaoua au Lac-Tchad. Les tisserands sont, entre autres le Njègne, Guiziga, Mafa, Kotoko, Goudé etc... Bref, c'est une activité exercée tant par des groupes islamisés constitués des substrats humains antérieurs au jihad que par les musulmans à l'instar des Kanouri et Peuls. C'est le sous-type de métier à tisser dit tchadique qui comporte des variantes dont la caractéristique majeure est la production des tissus qui ne sont pas larges, d'une dimension de cinq à quinze centimètres. Les bandes appelées *leppi* en fulfuldé ou *gabaga* sont, de façon plus appropriée, mesurées au doigt (*hoondu*). Il y a ainsi des métiers qui produisent des

bandes d'un doigt (*hoondu wooru*), de deux, de trois doigts et davantage (Passarge 1893: 102, traduit.). La longueur dépend du choix personnel du tisserand, et cela en fonction de la disponibilité que lui offre la chaîne, sans oublier les préférences de la clientèle.

Une deuxième caractéristique de ce matériel de tissage est la position opposée de la chaîne par rapport au métier et son cadre. Enfin, les métiers horizontaux à pédales ont des pièces démontables, ce qui permet au tisserand d'ôter les parties essentielles de la machine en fin de labeur et de ne laisser sur place que le cadre dont les fourches sont enfoncées et maintenues dans le sol. Avant Lamb, ci-haut cités, Passarge notait déjà que ce métier à tisser a le même principe de fonctionnement que le métier des paysans européens (*ibid*). Le métier horizontal comporte un autre sous-type: le métier d'influence haoussa rencontré dans certaines villes du plateau de l'Adamaoua. Sa caractéristique principale est l'absence d'un cadre complet. Il est léger, contrairement au premier modèle c'est-à-dire le sous-type tchadique. De façon générale, les métiers horizontaux à pédales trouvés au Nord-Cameroun sont étroitement apparentés à ceux du Nigeria contemporain. La création de l'Émirat d'Adamawa au XIX^e siècle pourrait probablement avoir assuré l'extension de ces modèles, notamment ceux en provenance du Bornou et du pays haoussa. La seconde classe de métier à tisser courant dans notre zone d'étude est représentée par les métiers à deux barres.

Les métiers à deux barres

Le métier vertical et le métier de fond sont ceux qu'on appelle les métiers à deux barres. Le métier vertical est le domaine de prédilection de la gent féminine. Il se présente et s'emploie comme le montre l'image de la page précédente. Il se rencontre au Nord-Cameroun presque exclusivement dans l'actuelle province de l'extrême-nord; toutefois, même ici, il est en voie de disparition. C'est un métier fixe, vertical, sans pédale et disposant d'une lisse. En Afrique de l'ouest, il est réservé aux femmes qui sont censées déjà connaître son maniement au moment de leur mariage (Meyer 1994:68).

C'est un type de métier qui existe également dans les "Grass Fields", notamment chez les Bamoun où il sert outre à tisser les fibres de raphia. Au Nord-Cameroun, le métier vertical produit en général un

tissu large très souvent utilisé comme drap, *godoore*, qui est aussi porte-mais rarement-comme pagne par les femmes. La longueur de ces tissus est celle de la fibre ou du fil tendu entre les deux extrémités - supérieure et inférieure- du métier. Le métier de fond, quant à lui, requiert un espace plus grand pour l'extension de fils de chaîne. Il produit des textiles plus longs et moyennement larges par rapport au métier vertical féminin ci-dessus présentée. Ce qui fait sa particularité est la mobilité du tisserand qui se déplace, au même moment que la lisse, le long de la chaîne jusqu'à l'autre bout du métier. A propos de ces deux types de métiers, voici ce qu'observent Venice et Alastair Lamb (1982:99): "Pour le tissage d'une chaîne relativement courte dans un espace restreint, tel que l'intérieur d'une maison, l'arrangement vertical possède des avantages évidents. Pour tisser des longues chaîne en plein air, la forme horizontale peut être préférée".

Le commentaire qu'inspire l'étude du métier à deux barres est que la dénomination-*vertical* et de fond -des deux types le composant est liée non seulement à la position (verticale / horizontale) de ces dispositifs, mais aussi à leur lieu d'implantation (dedans / dehors). En d'autres termes, l'usage du métier de fond est l'expression d'une grande mobilité et du choix du tisserand à fabriquer de longues étoffes, alors que le métier vertical est synonyme de peu de mobilité et de production d'étoffes courtes. Les équipements décrits ont pour finalité la production des textiles habituellement écrus ou de teinte blanche à la sortie des ateliers. Une autre phase est celle de la teinture qui permet au tissu de recevoir d'autres teintes que la couleur initiale. La teinturerie représente un autre stade de la production qui n'entre pas dans le cadre de cette étude, mais qui fera l'objet d'un développement ultérieur.

Conclusion

Cette brève réflexion sur l'un des avoires ancestraux nous a permis de dégager la profondeur historique de la pratique de tissage, l'importance d'un textile qu'est le coton et la typologie des appareils sur lesquels les tissus sont produits. Il convient toutefois de souligner la menace de disparition qui pèse sur ce métier. A ce sujet nous nous inscrivons dans la suite de Moustapha Sall (1999:61) pour dire que la concurrence des produits textiles d'origine étrangère (les friperies notamment), la non transmis-

sion du savoir du fait de l'exode des jeunes attirés par la ville, l'âge avancé des tisserands au Nord-Cameroun sont autant de facteurs préjudiciables à la pérennité de cette activité qui est non seulement un vecteur de toute une culture, mais l'une des sources de revenus pour les tisserands.

L'attention de tout le monde est donc requise: les pouvoirs publics pourraient peser de leur poids pour organiser ce secteur et également prendre des mesures en vue de limiter la présence anarchique de la friperie. L'usage des produits de cette dernière, compte tenu de son origine plus ou moins douteuse, pourrait être source de conséquences fâcheuses sur les plans hygiénique et sanitaire. Les principaux concernés eux-mêmes (les tisserands...) pourraient prendre l'initiative de se regrouper en corporation pour produire et valoriser leurs produits et adopter des stratégies pour créer des conditions attrayantes pour les jeunes afin de les intéresser à l'activité.

Remerciements

Nos remerciements au professeur Eldridge Mohammadou du Centre for Trans-Saharan Studies et enseignant aux universités de Maiduguri à Ngoundéré (Cameroun). Et au Dr. Hamadou Adama chef de département de langue et civilisation arabes à secrétaire général de l'Université de Ngoundéré.

Références bibliographiques

Bah, Thierno Mouctar

1993 Le facteur peuls et les relations inter-ethniques dans l'Adamaoua au XIX^e siècle. En J. Boutrais, éditeur, *Peuples et cultures de l'Adamaoua (Cameroun)*. Actes du colloque de Ngaoundéré, 14- 16 janvier 1992, Paris, ORSTOM / Ngaoundéré – Anthopos.

Blum, et al.

1980 Textiles (industries). *Encyclopaedia Universalis* 15. Paris, E.U. France S.A.

Coquet, Michèle

1993 *Textiles africains*. Paris: Adam Biro.

David, Jean

197 *Le coton et l'industrie cotonnière*. Paris: P. U. F.

Fabre, Paul

1973 *Coton. La Grande Encyclopédie*. Paris: Larousse.

Filliozat, Jean

1962 *L'Antiquité égyptienne*. En M. Daumas éditeur, *Histoire Générale des techniques 1: Les origines de la civilisation technique*. Paris, P. U. F.

Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse 3. Paris: Larousse, 1982.

Guillard, Joanny

1965 *Golonpoui. Analyse des conditions de modernisation d'un village du Nord-Cameroun*. Paris - La Haye: Mouton.

Hamadjouldé Djidda

1995 *Le coton, l'or blanc des Péré de l'Adamaoua, 1952-1962. Rapport de licence d'histoire*, Université de Ngaoundéré.

Lamb, Venice and Alastair Lamb

1982, *Au Cameroun Tissage - Weaving*, Hertingfordbury: Roxford Books.

Lebeuf J. P.

1996 *Le gisement saô de Mdaga*. Paris: Société d'ethnographie.

Meyer, Laure

1994 *Objets africains, vie quotidienne, rites, arts de cour*. Paris: Terrail.

Mohammadou, Eldridge

1976 *Ray ou Rey-Bouba*. Paris: C. N. R. S.

1994 *Les source de l'exploration et de la conquête de l'Adamawa et du Bornou allemands (1893-1903): Passarge, dominik, Bauer. Paidema 40*.

Ossah Mvondo, Jean-Paul

1999 *Si l'histoire du pagne nous était contée. La Nouvelle Expression 606: 2, 17 déc. 1999*.

Passarge, Siegfried

1895 *Adamaoua*. (traduit de l'allemand par E. Mohammadou, 1989, texte dactylographié à paraître chez Karthala).

Pontié, Guy

1973 *Les Guiziga du Cameroun septentrional*. Paris: ORSTOM.

Roupsard, Marcel

1987 *Nord-Cameroun. Ouverture et développement*. Coutances: Claude Bellée.